



Guy Vuillod

Retour à Sifnos

acrylique de Françoise Vuillod

Guy Vuillod

Retour à Sifnos

© Guy Vuillod, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3314-5



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

GUY VUILLOD

guy.vuillod@gmail.com

PRELUDE

J'avance à travers un chaos de rochers gris. Le ciel est gris. Tout est gris.

Mes pas se posent en douceur sur des blocs qui devraient être durs.
Pourtant non. Sous l'écorce de pierre, des paquets de plume.

Pas élastiques, bondissants. Dans une matière spongieuse.

Des ombres surgissent, comme de nulle part, glissent, s'évanouissent.

Nul visage.

Ma marche se poursuit. Silencieuse.

Puis un bruissement, un murmure. Je tends l'oreille. Ça vient de quelque part, derrière.

Qui parle ?

— C'est moi, ne te retourne pas.

— Oh ! Enfin... comme je suis heureux de t'entendre !

— Tu as de la chance, vraiment de la chance, je ne devrais pas te parler.

— Ça alors, pourquoi ? Tu ne veux plus me parler ?

— Ce n'est plus possible.

— Quoi ?

— Oui, il faudra t'y faire.

— Je ne te demande pas de longues conversations... mais que tu ne me parles plus, ça, je ne le comprends pas, je ne l'admets pas, on est des humains, même les bêtes se parlent, non !

— Mon pauvre Antoine, ne crie pas, c'est ainsi, tu n'y peux rien, moi non

plus d'ailleurs.

— Comment tu n'y peux rien ?

— D'où je suis, ma voix ne peut plus t'atteindre, il n'y a même plus de mots sortant de ma bouche, au fait, ai-je encore une bouche ?

— Alors comment se fait-il que j'entende ce que tu me dis et que tu répondes à mes questions ?

— C'est pour t'expliquer les choses et, de toute façon, je ne veux pas me tuer à continuer cette conversation, je n'ai plus rien à dire, plus rien tu tout...

Je me retourne vers la voix.

— Je...Marie...

Mes bras battent l'air, mes mains cherchent à saisir...

Mes pieds s'écrasent dans un terrain de vase, comme si le roc avait fondu. La progression devient difficile, la marche se fige.

Le brouillard se fait plus épais, je ne distingue plus mes doigts, plus mes jambes, mon corps se dilue.

Tout s'estompe.

Le silence est plus épais que ces nuées.

Maintenant plus rien.

UNE ANNEE PARTICULIERE (les mois de janvier à septembre)

L'avion a commencé la descente, on survole Athènes, avec de bons yeux on devine par le hublot, au-dessous, dans l'étendue de cubes blancs coupées par les saignées des avenues, une excroissance qui pourrait être l'Acropole, vision fugitive, la mer de nouveau et l'île d'Eubée, un virage, on revient vers Athènes pour prendre la piste à rebrousse-poil. Transfert pénible de l'aéroport au Pirée, quelques heures de ferry, on débarque le soir même, tard, dans l'île de Sifnos.

Anastasia nous accueille dans un des studios de sa grande maison à Apollonia, la capitale de l'île. Après une nuit de repos, nous prenons le petit-déjeuner sur la terrasse face à la mer. Aveuglés par le soleil du matin et ses reflets d'acier sur l'eau, nous avons de la peine à distinguer dans le bleu estompé du lointain des îles dont on apprendra bientôt le nom.

Au fur et à mesure de l'avancée des jours, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il se passe quelque chose d'inquiétant : impression floue certes, mais impression qui s'impose, persiste...

La chambre que nous occupions était froide et humide, comme le sont souvent les maisons des îles l'hiver et au début du printemps quand le soleil ne les a pas suffisamment réchauffées, les couvertures sentaient le moisi et le chauffage se limitait au climatiseur qui sert aussi de radiateur électrique : situé sous le plafond, il déverse une chaleur soufflée désagréable sur la tête et on ne le faisait fonctionner que quelques minutes le soir en rentrant.

Marie avait un reste de rhume et je trouvais qu'elle toussait beaucoup en fin de nuit, ce qui la fatiguait, mais pas plus que ça. Elle marchait sans problème dans la journée. En somme un petit rien...

Un petit rien qui met mal à l'aise.

Antoine, pour cette fois, c'est moi qui ai le rhume, l'an passé, en Turquie,

c'était toi.

Je me souviens, je l'ai traîné tout le voyage, voyage commencé d'une drôle de façon à l'aéroport Saint- Exupéry à Satolas. Nous nous étions levés très tôt pour prendre l'avion et tu n'avais pas eu le temps d'aller aux toilettes. Nous sommes arrivés au parking, ton envie devenait pressante. À peine ai-je eu le temps de me garer, tu t'es précipitée contre la clôture métallique entourant le parking, et tu t'es vidée. Le jour n'étant pas levé, l'opération a été facilitée, mais en revanche, la précipitation, l'absence de lumière, le talus d'herbe en pente ont fait que tu t'étais passablement souillée, pantalon, collant, culotte. Il a fallu, sur place, tout enlever, te nettoyer, trouver dans la valise des vêtements de rechange, et laisser dans le coffre à l'intérieur d'un sac plastique tout ce caca, retrouvé au retour. Et puis il y a eu cette attente dans l'avion ; sur le tarmac de Munich, où nous sommes restés presque deux heures enfermés sans clim, la carlingue devenue un four sous le soleil, je respirais de plus en plus mal et le rhume s'est déclenché...

Oui, chacun à son tour.

Le lendemain de notre arrivée à Sifnos donc, régénérés autant par la vue qui s'ouvrait devant nous que par les attentions de notre hotesse, nous remontons la rue principale jusqu'à la sortie du village et débouchons sur un *kalderimi*, un de ces anciens chemins muletiers pavés, bordés de murs de pierres sèches, hauts de la hauteur d'un homme. Il faut se hisser sur la pointe des pieds pour voir au-delà, en particulier les prairies, les champs, les vergers qu'ils longent. Le côté pratique, les ânes n'étaient pas tentés d'aller brouter, canalisés entre ces parois. La végétation est abondante et le chemin encombré, sauges violacées, phlomis géants aux fleurs jaunes, euphorbes épineux aux dessins géométriques, coussinets de xérophytes, feuilles vertes des épinards sauvages, tiges dressées des avoines, cistes aux fleurs à l'air toujours froissé et aux feuilles exsudant une gomme-résine, le ladanum, gattiliers appelés par les moines « agneau-chaste » attendant l'éclosion de leurs grappes lilas, calicotomes velus, câpriers aux étamines pourpres ou roses, chardons et ronces en tout genre...

Nous sommes précisément à la Pâque orthodoxe, qui a lieu, cette année, à la mi-avril, le soleil commence à taper. Nous avons nos bâtons et frappons les pierres des murets, écartons les grandes herbes ou feuilles avant de poser le pied. Cet itinéraire, fréquenté depuis des siècles et des siècles, a beau être magnifique, il cache des bestioles peu sympathiques. Anastasia nous a prévenus, on en parle aussi dans les guides. Je passe le premier, nous avons bien sûr de vraies chaussures de randonnée.

Soudain, dans un passage plus dégagé où quelques rochers affleurent, je fais un bond en arrière. Du côté droit, ondule, la tête haute, un serpent prêt à me couper la route. Je suis figé à quelques centimètres de lui, Marie a aussitôt compris et stoppé net. Après avoir tranquillement traversé le chemin, il se faufile dans les pierres, et disparaît dans une anfractuosité du mur.

Ce voyage en Grèce, nous voulions le commencer par les Cyclades. Dans la huitaine de jours prévue, nous avions l'intention de faire au moins deux, voire trois îles, et de terminer par la visite d'Athènes. Nous sommes arrivés à Sifnos et nous y sommes restés.

Nous avons sillonné l'île dans toutes les directions à partir d'Ano Petali, un des quartiers d'Apollonia, où nous logions. Marie connaissait déjà Mykonos et Délos ; moi seulement la Grèce des livres et le grec ancien appris dès la fin de la cinquième, dont j'avais immédiatement aimé l'écriture et que j'avais préféré au latin.

Je rends grâce à Marie d'avoir eu cette envie-là, cette année-là. Une envie qui correspondait tellement à ce que je souhaitais depuis longtemps mais que je n'osais pas formuler de peur de me voir rétorquer, gentiment : Antoine, tu vas pouvoir faire ton malin, hein ! On le sait que tu as fait des études classiques, moi pas, et que tu as fait du grec... Ou d'être déçu : j'avais de la Grèce une image tellement idéale !

Avant le départ, je me mets au grec moderne, ce que je supposais facile, quelques transpositions de l'ancien et le tour serait joué. Erreur, à part la grammaire et pas mal de racines, qui m'étaient familières, je découvrais la difficulté de prononcer certaines consonnes pour nous français, le X entre

autres, le casse-tête des accents (aucune règle), l'enchaînement de quelques mots pour une conversation courante, ce à quoi la littérature ne prépare pas. Donc la communication a été balbutiante, chaotique, d'un vrai débutant.

L'obstacle de la langue (sauf la lecture qui ne me posait pas de problème) n'a pas contrarié notre séjour, car l'essentiel a été la découverte de l'île et la rencontre de quelques-uns de ses habitants un enchantement. Comme d'habitude notre tourisme a été un tourisme de lenteur, celui qui se fait dans la marche, pas à pas.

Une île, une essence d'île, dans ce qu'elle a de rassurant, de protecteur, et en même temps de lumineux, d'aérien, les grecs eux-mêmes la désignent comme une des plus belles, sinon la plus belle d'entre les Cyclades

Cette année, l'hiver avait bien commencé.

Bien avant le départ pour Sifnos, un matin de janvier : les sacs sont prêts, la table du petit déjeuner mise. À mes premiers pas dans la salle de séjour, de Belledonne en face, j'aperçois le Grand Rocher qui s'éclaire, tandis que la vallée est plongée dans l'ombre. Le soleil est loin d'atteindre le col du Barioz, ou le village de Theys en face, c'est normal puisque c'est l'adret, mais même chez nous, à l'ubac, côté Chartreuse, la lumière ne parvient pas encore.

Je te réveille quand le thé fume dans les bols. Gestes mécaniques tant de fois répétés, pour ne rien oublier, partir vite.

On se gare après le col sur un parking gelé, bosselé, vers 1100 mètres. Les chaussures, chaudes d'être restées devant le siège avant, sont enfilées. Les raquettes sur le sac, inutile de les trimballer aux pieds, on a bien le temps de les mettre, la neige porte suffisamment...

Un bout de route forestière, le sentier qui suit est mal commode, glacé, une zone merdique, avec de vieux troncs couchés. On traverse un bout de prairie bordée par un chalet d'alpage en ruine, le toit à moitié défoncé, à